

# Lisa Séror, aux sources du soleil

par  
Anissa Barrak

Dans l'atelier des bords de Seine de Lisa Séror, la grande *elgia* dorée à l'or fin, les meubles aux pieds d'argent ciselé couverts de tissu des ateliers du vieux Tunis, le *qob-qab* posé sur le pas de la porte semblant attendre le pied de la belle, et bien sûr les tableaux, partout, posés à même le sol, sur les sièges, accrochés aux murs... Ici, tout participe de ce décor de l'autre Méditerranée, au point qu'on serait tenté de prime abord, de le suspecter de superficialité, n'étaient les signes venant des profondeurs de la culture tunisienne qui confèrent à ces lieux — et à leur maîtresse — leur authenticité. Artiste peintre au talent tardivement révélé, Lisa Serror a abordé la peinture comme un remède à un mal être dont elle n'arrivait pas à trouver l'origine. Mais sitôt le pinceau à la main, les couleurs ont fusé, les formes sont remontées à la surface d'une mémoire brimée... le bleu de la *zina*, la *mloukhia* mijotant sur le *canoun*, le *hallab* débordant d'eau et chargé de symboles, et tant d'autres objets venus d'une époque pas si lointaine, soumise à la tentation de l'oubli, et que sa nostalgie a réussi à lui remettre en mémoire... Lisa la Tunisienne est là. Au milieu de tous ces objets et mêlée à cette atmosphère particulière qu'elle a recrée depuis les images de son enfance, sa blondeur cesse d'être le signe d'une appartenance occidentale. Elle est comme ces femmes bédouines des hauteurs du sud-ouest tunisien qui surgissent de la steppe, la peau dorée, les yeux couleur de jade... Ces êtres qui ont toujours été là, organiquement liés à cette terre méditerranéenne.

Arrivée à Paris en 1968 à l'âge de quinze ans, avec ses parents et ses sept frères et sœurs, une famille de Tunisiens juifs, Lisa fut d'abord frappée par la couleur des murs et du ciel. Paris était si sombre et si noir qu'elle en avait peur. Une douleur physique intense et persistante que les médecins n'ont pas pu guérir lui fit perdre l'appétit jusqu'à l'anorexie. Elle commença à maigrir, puis à dépérir... comme une plante qui se meurt par manque de soleil, comme un arbre déraciné qu'on tente vainement de transplanter...

En fait de maladie, Lisa avait le mal du pays. Un mal dont seule sa peinture, qui l'a réconciliée avec les formes et les couleurs de son imaginaire authentique, la guérira. «J'ai mis des années à me réadapter. Lorsque je marchais dans les rues de Paris, je pleurais de voir la foule si dense, d'être bousculée si brutalement. J'avais l'impression d'être battue, d'être dans un monde qui fonctionnait trop différemment du mien.» Pourtant, la France était un pays familier pour les Tunisiens et particulièrement ceux issus de la communauté juive, en raison de la période coloniale durant laquelle de nombreux juifs ont adopté la nationalité française, ont appris à parler couramment le français, ont fréquenté les écoles françaises. De plus, au moment de leur départ vers la France, ils ont bénéficié de facilités d'intégration de la part des autorités d'accueil.

Mais le déchirement occasionné par son départ de Tunisie était trop douloureux et son espoir de renouer avec son monde semblait à jamais détruit. «La nuit, je

replongeais dans mon univers tunisien à travers mes rêves: je grimpais sur les terrasses blanches des maisons de la Hafsia pour respirer la première brise du jour... Ou alors, je me dépêchais dans les rues du quartier européen, mon cartable à la main, guettant le moment où je pouvais échapper aux regards familiers pour pénétrer dans la parfumerie de luxe de la rue Souk-Ahras dans laquelle j'étais employée comme apprentie-vendeuse: pour nos voisins, les amis ou même certains membres de la famille, j'allais au collège. En fait, je l'avais quitté dès la cinquième, pour aider à subvenir aux besoins de ma famille... En revivant ces moments, j'éprouve ces mêmes sentiments paradoxaux qui m'animaient alors: le sentiment d'agir par devoir, mêlé à une impression de culpabilité et de malaise profond... »

Seul William connaissait son secret. Professeur de mathématiques au lycée de Radès, il était issu d'une riche famille de bijoutiers de Gabès, ville du sud tunisien. Contrairement aux juifs bourgeois des beaux quartiers, lui, le fils de l'oasis, aimait se promener dans le quartier populaire de la Hafsia. C'est ainsi qu'il a rencontré Lisa, portant son cartable factice, et se dépêchant vers sa parfumerie. Elle avait 14 ans. Il lui acheta les trois tomes de l'encyclopédie autodidactique Quillet et lui donna les cours dont elle était privée. La belle histoire entre le riche galant et la jeune prolétaire ne devait pas se passer sans problèmes car comme dans toute société, les écarts de richesse provoquent rejet et difficultés d'assimilation, y compris de communautés religieuses ou ethniques dont on aurait pensé que le statut minoritaire aurait soudé davantage les membres.

Comment Lisa vit-elle aujourd'hui cette réconciliation avec cette part d'elle-même et comment définit-elle son identité? «Je vis ma judaïté comme une dimension spirituelle et non pas identitaire. Car je définis mon identité par ma tunisianité et je me sens arabe dans ma sensibilité. C'est seulement en 1967 que je me suis rendue compte que j'étais juive.» Le 5 juin 1967, premier jour de la guerre israélo-arabe qui devait se solder par l'occupation de nombreux territoires limitrophes à Israël, Tunis a vécu une journée particulièrement agitée durant laquelle une manifestation de solidarité avec les peuples arabes a dégénéré en agression à l'encontre de la communauté juive: si aucune victime n'a alors été déplorée, les dégâts matériels étaient importants dans les commerces et les lieux de culte. Pour Lisa et sa famille, comme pour de nombreux juifs tunisiens qui avaient préféré à l'époque demeurer au pays au moment de l'indépendance et après les événements de Bizerte en 1961, les événements du 5 juin 1967 ont été décisifs dans leur option pour le départ, nourrie déjà par le marasme économique provoqué par l'expérience collectiviste de l'époque.<sup>1</sup>

La rupture n'a jamais été totale mais l'absence a été longue. La réconciliation s'est enclenchée et s'est réalisée concrètement avec la peinture. «Il ne s'agit pas ici seulement de valeur symbolique car c'est à l'occasion de ma première exposition en Tunisie en 1992, que ma mère et moi-même sommes retournées dans le pays, dans notre quartier et jusque dans la maison qui a abrité mon enfance. Notre émotion était immense... Sous les voûtes de la grande maison de Hammamet où a eu lieu l'exposition, mes toiles, nées au bord de la Seine, fruit de ma mémoire amoureuse, semblaient se reposer, après le tumulte de Paris et l'agitation du voyage. Pour moi c'était l'accomplissement de mon acharnement à garder mes racines: elles se sont révélées aussi fidèles que je l'ai été pour elles...»

<sup>1</sup> Paul Sebag estime que la population juive tunisienne a diminué des 4/5, progressivement entre 1956 (58 000 personnes environ) et 1970 (10 000).